

cf. "Allocutions et messages"  
Rapport du colloque d'Angoulême p. 63-66

RENCONTRES ENTRE LES COMMUNAUTES CULTURELLES DE L'AFRIQUE, DE L'EUROPE ET DU MONDE ARABE



لقاءات ثقافية بين اجماعات الحضارة الأفريقية والأوروبية والعربية

ENCOUNTERS BETWEEN THE CULTURAL COMMUNITIES OF AFRICA, EUROPE AND THE ARAB WORLD

Doc/Gen/11

Original : Français



LES FONDEMENTS CULTURELS

DU NOUVEL ORDRE ECONOMIQUE INTERNATIONAL

Fundação Cuidar o Futuro

Madame Maria de Lourdes PINTASILGO : Ancien Premier Ministre du Portugal



Monsieur le Président et Chers Collègues,

Un exercice intéressant que le comité d'organisation aurait pu nous demander serait de mettre dans nos bulletins d'inscription le nombre de rencontres sur le nouvel ordre économique international auxquelles chacun de nous a participé ! Je suis convaincue que nous aurions au total quelques centaines ou quelques milliers de rencontres !!

Et, cependant, serait-il possible de dire que nous sommes plus avancés que nous l'étions en juin 74 quand l'Assemblée extraordinaire des Nations Unies a voté massivement la déclaration sur le nouvel ordre économique international ? Je ne le crois pas !

C'est que ce concept - à la fois si riche et si indispensable à l'aménagement de notre existence sur terre est pris dans le même mouvement qui semble emporter devant nos yeux d'autres concepts aussi importants et nécessaires. Ils sont soumis à ce que l'on a nommé, à juste titre, un phénomène de dérive. Ils glissent devant nous à une vitesse ahurissante. Leur définition et précision sont à peine amorcées et déjà ils apparaissent comme désuets, en s'évanouissant dans l'horizon. Plus les déclarations et résolutions des instances multilatérales et les communiqués des accords bilatéraux en parlent, moins ils deviennent agissants dans le tissu social. Un monde comme celui que nous vivons dans ce colloque est un arrêt dans ce processus de dérive. Ensemble nous faisons obstacle à ce glissement pour essayer ne fût-ce que par quelques réflexions et échanges de reprendre en main l'intuition originale telle que nous la percevons aujourd'hui.

\*

\*

\*

Les fondements culturels du nouvel ordre économique international sont souvent invoqués. Mais, à force d'être dits et pensés sans qu'ils réussissent à être traduits en des termes opérationnels et à une échelle suffisamment perceptible, ils peuvent facilement être vus comme une option entre autres, quant à l'évolution du développement. Or, il me semble qu'il n'en est pas ainsi. Les "composantes culturelles" du développement ne sont pas les facteurs qui viendraient rendre le développement plus "humanisé".

La "dimension culturelle" du développement n'est pas le côté lettres et beaux-arts d'un développement ressenti, par ailleurs, comme nivelateur et -pourquoi ne pas le dire ? - aliénant des modes d'être et de vivre d'un peuple.



La "matrice culturelle" du développement n'est pas un modèle construit de toutes pièces en des termes culturels traditionnels et qui viendrait remplacer le modèle économiciste, technologisant ou simplement monétariste, en laissant intacts les équilibres intérieurs et extérieurs.

Non, il s'agit, en fait, de quelque chose d'autre. Un peu partout dans le monde -et à coup sûr dans les régions ici présentes- de nombreux chercheurs aussi bien que des hommes et des femmes politiques se sont rendus compte que le développement n'a d'issue et que le nouvel ordre économique international ne dépassera le stade d'un leurre institutionnalisé que si le développement et un nouvel ordre sont pensés à partir d'autres repères. Je tiens à souligner que ces nouveaux repères ne sont pas un simple déplacement de la réflexion et des outils de recherche du champ de la technologie et de l'économie vers le champ des humanités, du patrimoine culturel, des valeurs culturelles.

L'opération qui est en cause tient à la capacité qu'a la culture de résorber en son sein, de façon dynamique, les acquis de la technologie et le mode de connaissance qui lui est sous-jacente. Et ceci au moment de l'histoire où la vie sociale, les relations entre les personnes, les groupes et les nations, ainsi que leurs représentations mutuelles, sont, dans une proportion croissante, médiatisées par les conquêtes de la science et par des modèles et produits technologiques.

Ce que je veux dire c'est qu'il ne s'agit pas seulement de penser un autre type de développement. Il s'agit, aussi, de penser la culture autrement.

## Fundação Cuidar o Futuro

Tant que l'individu se soumet aux mille et une exigences de la rationalité industrielle et de la relation informationnelle, sans avoir de prise directe sur les secteurs de la vie qui secrètent l'une et l'autre, il restera culturellement en marge de l'histoire, car comment peut-il en être le sujet ?

Tant que la prise de décision politique sectorialise la culture et se soumet aux choix technologiques comme simples conséquences du processus économique, tout projet de futur restera incapable de donner une réponse adéquate aux individus, aux groupes et aux relations entre eux dans la cité.

Face à une civilisation en miettes à cause de son pouvoir scientifique, il ne s'agit pas de freiner ce pouvoir mais de penser une culture capable de le contenir.

Il faut que la culture soit approchée de façon systemique, c'est-à-dire, qu'elle soit vue comme intégrant des composantes diversifiées, également importantes et solidaires entre elles. La spécificité de chaque réalité culturelle, et en particulier de chaque peuple, n'a de traduction adéquate que dans la relation dynamique des différents éléments faisant système, agissant les uns sur les autres et établissant continuellement de nouvelles configurations, de nouveaux équilibres.

"Ce qui est en cause dans l'organisation de la cité aujourd'hui est le besoin explicite de repenser et réorganiser la société à partir de zones simultanément autonomes et interdépendantes". C'est cette possibilité qui est ouverte par l'approche systémique de la culture. Elle peut vivifier le processus global de développement et redonner tout son sens à l'ébauche du nouvel ordre économique international. Là est définitivement dépassé l'agencement technocratique marchand, et à la limite, non solidaire, des relations entre les nations auquel l'on semble parfois avoir réduit la notion de nouvel ordre économique international.



\* \* \*

Une telle opération suppose, bien entendu, que soient clarifiées et la notion de développement endogène et celle de civilisation industrielle et technique.

Le développement endogène a été codifié souvent en termes de préservation culturelle, de réserve presque intouchable de valeurs et de traditions. Or, la possibilité d'un tel isolement, la conception mythique du "paradis perdu de la culture originelle" n'ont pas cessé d'être dénoncés. Aujourd'hui nous ne pensons plus en ces termes-là. La notion de développement endogène est vue de plus en plus comme le processus par lequel une société s'auto-organise, s'auto-éduque et se donne ses buts propres. Processus qui puise ses motivations dans le savoir-vivre du peuple : là se situe le point de départ que nul ne peut sous-estimer aujourd'hui.

Qu'il y ait au long de ce processus une continuelle interaction, voire réitération entre les acquis de la société et les nouvelles données en demande d'y être incorporées, voilà où se situe une exigence sinon l'exigence majeure de la survie de la culture.

Qu'au-delà de cette survie c'est la conviction de l'urgence de la production de nouvelles valeurs culturelles qui donne vie au développement : là est l'enjeu fondamental, le point-clé du concept même de développement.

Il ne s'agit pas, en effet, d'un développement en vase clos, de la préservation à tout prix de "souvenirs" et de modes de vivre et de faire. Bien au contraire, il s'agit d'un intense bouillonnement de valeurs, de réalisations, d'institutions, de structures et de représentations.

Tout ce mouvement est, pour ainsi dire, alimenté par la force vivante de la culture du peuple qui agit comme élément organisateur du nouveau système.

Le développement endogène est, en fait, l'équivalent de ce que certains auteurs appellent "la production d'une société par elle-même".

Loin des schémas strictement economicistes, on peut dire que le développement sera endogène ou qu'il ne sera pas.

Est-ce de l'idéalisme ? J'aimerais bien qu'on me dise où est aujourd'hui l'idéalisme en tant qu'opposé de l'attitude réaliste : est-il dans la recherche aussi poussée que possible des chemins par lesquels une société peut se mobiliser, s'organiser, se former, en intégrant les données de la vie contemporaine ou dans la poursuite acharnée de la croissance économique comme si les richesses naturelles étaient inépuisables et comme si les produits que l'homme a créés n'étaient pas déjà en train d'engendrer à leur tour un nouvel environnement sur lequel l'homme n'a plus de contrôle ?



\* \* \*

La culture capable d'intégrer les réalités de chaque peuple est un ensemble de représentations, d'interactions forgées avec le devenir historique de ce même peuple. Elle est la conscience et l'inconscient de l'humanité face à son temps, à ses questions et à ses défis.

La planétarisation de phénomènes issus de la civilisation des deux cents dernières années et dont l'idéologie dominante a été l'industrialisme permet d'identifier certains éléments communs au processus de développement de tous les peuples. Leur effort convergent se situerait, avant tout, au niveau de la réflexion de ces éléments comme catalyseurs ou freins d'un nouvel équilibre dans le monde. Ainsi la culture contemporaine a en tout premier lieu à recapturer son environnement. Elle ne peut pas se permettre de créer des cadres idéaux comme si il y avait en fait un paradis d'où toute la planète renaîtrait soudainement. L'environnement que l'homme crée, que ce soit le réseau routier, les skyliners là où ils n'avaient jamais existé, les zones de production industrielle, a à être repensé et reformulé avec et par la culture. L'homme par ses actes culturels fait la ville mais la ville fait l'homme.

Depuis le contrôle des ressources naturelles jusqu'à l'intégration des valeurs esthétiques dans toute planification de l'environnement c'est une autre manière de voir la relation de l'homme avec la nature qui est à l'oeuvre. Non seulement la nature n'est plus là pour être maîtrisée, mise au service de l'homme mais elle est là comme milieu, déjà culturalisé, déjà travaillé par des millénaires de culture, pour être vécue au niveau de la communion de l'homme avec le cosmos. Où est, où se termine la conscience individuelle, prolongée aujourd'hui par les protèses de l'audiovisuel et où commence l'environnement ?

L'environnement, plutôt qu'équilibre naturel depuis longtemps rompu, est cadre de vie, créé par l'homme et par chaque peuple. Les établissements humains ne sont pas uniquement lieu d'intérêt scientifique pour l'anthropologie. Ils sont matière vivante de la culture, habitat qui, ayant été l'oeuvre des hommes, devient à son tour sous-système autonome où prennent forme les nouvelles conditions de vie. Les nouveaux rééquilibrages dans le monde passent par l'interprétation culturelle de tels axes.



La culture de notre temps a aussi à établir un nouveau rapport avec le mode de connaissance engagé dans la technologie. En effet, la technologie est devenue aujourd'hui un élément du processus de structuration sociale. Elle s'impose comme impératif cognitif et instrumental à tous ceux qui sont censés l'utiliser et la conduire.

Mais l'homme individuel, tout comme les masses, sont agis par la technologie au lieu de l'utiliser.

Face à l'accumulation des connaissances, l'homme est devenu beaucoup plus isolé, moins capable de perception globale. On a souligné souvent que les effets de la connaissance croissante et des technologies qu'elle crée ont dépassé de loin des capacités humaines d'adaptation".

En effet, les technologies dans le quotidien ont beau être présentées comme rendant la vie plus facile (qu'il nous suffise de penser aux gadgets ménagers) ils font appel, en réalité, à une série d'opérations et de stockage des informations jamais égalée auparavant.

Ce n'est donc pas étonnant qu'une civilisation axée sur la vitesse d'opérations programmées de l'ordinateur devienne lieu de passivité, de résistance au changement, d'isolement, d'auto-défense, de conformisme.

On est d'emblée dans le culturel. En tant que système, la culture est pour ainsi dire "obligée" de s'auto-organiser, de repenser ses buts et ses valeurs. C'est elle qui peut légitimement et dans le lieu adéquat dénoncer les pratiques engendrées par des choix technologiques en tant que pouvoir expansionniste en soi. Il y a des grandes options qui rendent davantage l'Etat une réalité entropique aussi bien que de la multiplication des modèles réduits et opérationnels se greffant dans le système nerveux de l'individu et des peuples.

La culture qui fait face à ces questions réelles est le seul système qui peut avoir raison du mimétisme sous-jacent à tout comportement humain qui peut affronter à leur racine les problèmes des transferts technologiques ; qui rendra chaque peuple apte à court-circuiter ce qui apparaît et est en effet le chemin inéluctable des technologies laissées à leur propre logique.

Finalement, le système culturel est aux prises avec le monde autonome des mass-média. Non seulement de nouveaux rapports sont instaurés, mais un nouvel acteur est entré massivement dans l'histoire planétaire et dans l'histoire de chaque peuple. Ne dit-on pas des mass-média "qu'il s'est mis en marche une machine à penser du genre humain" ?

En tant que producteurs de signes et d'informations, les mass-média ne se limitent pas à ajouter quantitativement de nouvelles connaissances à la portée de tous. Ils changent la nature même de l'univers mental du récepteur.

Comme il a été abondamment souligné "ils forment des programmes mentaux" que l'individu n'a pas demandés c'est-à-dire, ils véhiculent des modèles de société, des styles de vie, des aspirations et des désirs.



Ils s'imposent à l'identité culturelle pré-existante soit en s'y affrontant radicalement soit en l'érodant dans ses fondements psycho-sociologiques.

En conséquence, le concept même de développement endogène est mis en question : la société perd la capacité de se produire à partir des forces intérieures qui l'animent.

Le caractère politique de l'impact des mass-média a été comparé à celui d'une "force d'occupation". Jusqu'à quel point est-il possible au système culturel de rester libre face à cette "force d'occupation" ?

Si à la fin du XIX siècle on a dû maîtriser le pouvoir économique par un nouvel agencement des rapports entre le pouvoir économique et le pouvoir politique, il semblerait qu'à la fin du XXème siècle c'est au niveau des rapports entre le pouvoir des média et l'ensemble du système culturel qu'un nouvel ordre planétaire pourra trouver un chemin viable.

\*

\*

\*

L'entreprise que nous entamons aujourd'hui est à la fois un défi et un pari.

Elle est un défi à nos subjectivités qui mutuellement se regardent pour s'approprier et pour s'affronter. Hommes et femmes d'horizons si différents, nous allons essayer de vivre une expérience que nous voulons originale dans son processus même. Nous savons bien que les buts que toute société se donne ne sont nullement indépendants des pratiques sociales qui les rendent possibles. Le défi qui nous est lancé tient autant aux résultats que nous aurons obtenus à la fin des travaux qu'au cheminement que nous aurons fait

Cette entreprise est aussi un pari : mettre en action les ressources de la pensée dont nous disposons dans les trois régions du monde dont nous sommes issus doit nécessairement nous conduire à penser autrement la problématique de la culture, du développement et des conditions de partage, création et solidarité dans le monde. Défi utopique et généreux ? Pari audacieux et quelque peu volontariste ?

Il se peut.

Mais sans utopie et sans audace sera-t-il possible de penser le monde de demain ?